

"Plaise à Dieu que tous ceux qui viennent pour être de la Compagnie, y viennent dans la pensée du martyr, dans le désir de souffrir la mort et de se consacrer totalement au service de Dieu, en quelque lieu que ce soit où il lui plaira de servir la petite compagnie."

Ce souhait de notre bienheureux Père, souvent réalisé, grâce à Dieu, dans la suite des siècles, s'est accompli d'une manière saisissante, il y a quelques mois à peine, et saint Vincent a dû bénir la-haut avec une paternelle fierté, ses quatre filles de Beyrouth, tombées au champ d'honneur, victimes du devoir, humbles martyres de la charité.

Les désastres de Messine et de la Calabre tenaient encore tous les cœurs dans la consternation, lorsque l'épreuve frappa soudainement notre province de Syrie - épreuve douloureuse au point de vue humain, mais glorieuse et consolante si nous l'envisageons aux lumineuses clartés de la foi.

Le 26 décembre 1908, un télégramme de ma sœur Fally, sœur servante de l'hôpital du Sacré-Coeur de Beyrouth, arrivait à la Maison-Mère disant "Sœur Delmarmol enlevée en trois jours", et, avant qu'aucune lettre ait pu donner l'explication de cette mort si prompte, deux nouveaux télégrammes annonçaient coup sur coup la maladie, puis le décès de deux autres compagnes et de la sœur servante elle-même... Les jours qui suivirent furent des jours d'angoisse; on se demandait avec anxiété où s'arrêteraient les progrès de ce mal inconnu?... Les détails n'arrivèrent que plus tard, car, à Beyrouth même, on ne sut pas tout d'abord en deviner la cause mystérieuse et lui donner son véritable nom. Ce fut seulement au bout de quelques jours que le docteur se trouvant en face de trois nouveaux cas qui se présentaient avec les mêmes symptômes, comprit l'évidence de la contagion, et prononça le mot de pneumonie pestilentielle. Plusieurs professeurs de la Faculté de Médecine, réunis en consultation, reconnurent, après un minutieux examen, l'indice certain de la terrible maladie: c'était bien la peste pneumonique ou asiatique, la plus grave, selon eux, et la plus contagieuse. On se rappela alors qu'une pauvre femme, admise la semaine précédente à l'hôpital était morte peu après dans des conditions analogues. Ma sœur Delmarmol en lui prodiguant ses soins, s'était inoculé le venin mortel et l'avait elle-même communiqué aux trois autres sœurs qui devaient la suivre dans la tombe à quelques jours d'intervalle.

"Quelle semaine ! nous écrivait, le 8 février, le respectable M. Romon, visiteur de la province; par quelles angoisses et par quelles douleurs il a plu à Dieu de nous faire passer !... et cependant, maintenant que la contagion est enrayée, il semble qu'il y aurait ingratitude de notre part à ne pas remercier le ciel, nos sœurs ont fait de si saintes morts ! Ayant conscience de leur état, suivant les progrès du mal pas à pas, elles sont allées à Dieu avec un calme, une résignation et une confiance admirables. Pour moi, je regarde comme une grande grâce d'avoir pu les assister à leur dernière heure, et je demande à Dieu de finir comme elles. C'était bien la mort des justes et la réalisation évidente des promesses de Saint-Vincent..."

De leur côté, les soeurs de l'hôpital du Sacré-Coeur, à peine remises de leurs poignantes émotions, nous adressaient le 2 février les lignes suivantes : "Dans ces douloureuses circonstances, nous avons apprécié le bonheur de faire partie de notre chère Communauté, qui entoure ses enfants de tant de sollicitude et où le bon Dieu trouve de si belles âmes qu'Il daigne se les choisir comme victimes d'expiation. Oui, nos chères disparues étaient de saintes filles de la Charité: nous les pleurons, mais plus encore nous les envions et nous nous humilions de ne pas avoir été jugées dignes de partager leur sort. Nous avons trouvé une consolation à rédiger sur elles quelques remarques en réunissant nos souvenirs; cela pourrait être mieux dit, mais cela ne peut pas être plus vrai..."

Ce sont ces remarques que nous transcrivons ici presque textuellement, dans leur simplicité et leur sincérité, les complétant par les touchants détails qu'à bien voulu y ajouter le respectable P. Romon, dont la présence assidue au milieu de nos soeurs, durant cette cruelle épreuve, fut pour les mourantes un précieux secours et, pour les survivantes, le plus puissant encouragement.

Notre chère soeur Delmarmol, la première victime de la contagion, était née en Belgique, à Ensival-lez-Verviers d'une famille non moins distinguée par sa situation sociale que par l'élévation et la noblesse de ses sentiments. De bonne heure, elle avait dit adieu aux vanités du siècle pour revêtir les humbles livrées de servante des pauvres, et après avoir puisé au berceau de la vocation le véritable esprit de notre saint état, elle s'en alla prodiguer aux oeuvres de sa patrie les prémices de son zèle et de son dévouement. Mais pressée bientôt du besoin de s'immoler davantage, elle sollicita des Supérieurs la faveur d'être envoyée à l'étranger, et le divin Maître, répondant à l'amour généreux de cette âme ne lui ménagea pas les occasions de sacrifices.

Assistante de la soeur servante de l'Hopital du Bambino Gesu à Rome, puis soeur servante de la petite maison de Beurge, en Syrie, elle arriva au printemps de 1907, à l'hôpital du Sacré-Coeur de Beyrouth, où sa réputation d'édifiante ferveur l'avait déjà précédée.

"La bonne impression produite au début par son humilité et sa modestie, écrivent nos soeurs, n'a fait que s'accentuer davantage pendant son court séjour au milieu de nous. Avec quel soin jaloux, elle cachait ce qu'elle avait été, la distinction de sa naissance, l'éducation très soignée qu'elle avait reçue, et revendiquait pour sa part les ménages les plus fatigants, les gardes et les veilles les plus pénibles. La première aux travaux communs, la plus exacte aux semaines de lecture et de prière, elle saisissait toutes les occasions de remplacer une compagne fatiguée et se chargeait volontiers de la besogne la moins attrayante.

"Il y avait presque de l'excès dans l'ardeur qu'elle mettait au raccommodage; mais, tout en la plaisantant un peu sur les interminables reprises aux cornettes, nous étions édifiées de la voir s'astreindre à y passer des heures entières, jusqu'à ce que l'ouvrage fût fini et bien fini.

"Sa grande défiance d'elle-même dans les soins à donner aux malades n'était pas moins édifiante: bien que très capable en cette matière, elle ne s'en tenait pas à sa propre expérience et aimait à demander humblement conseil, abandonnant simplement son avis pour suivre celui des autres. Le zèle assidu qu'elle mettait à apprendre l'a-

Orabe faisait aussi le sujet de notre admiration. parfois même un peu de nos récréations: ma soeur Elisabeth s'en vengeait aimablement en nous disant: "Vous autres, Françaises, vous êtes si fière de votre belle langue, que vous ne trouvez pas les autres dignes de vos études... J'ai entendu dire un missionnaire qu'on était autant de fois apôtre qu'on savait de langues..." et forte de ce principe, dans le but de pouvoir instruire des vérités nécessaires au salut une jeune fille grecque dangereusement malade, elle avait demandé et obtenu d'acheter une grammaire pour essayer de se faire comprendre: la mort la surprit dans ce nouvel effort d'apôtre, qu'elle n'eut pas le temps de pousser jusqu'au bout...

"Chargée d'accompagner les chants à la chapelle, ma soeur Elisabeth s'y donnait avec la même ardeur qu'à tout le reste; observant en conscience la mesure la plus rigoureuse, répétant sans se lasser la même phrase musicale jusqu'à ce qu'elle fût bien comprise, parfois sa main gauche quittant plus facilement le clavier, s'abattait vigoureusement sur l'épaule de la chanteuse qui détonait... et cela encore la faisait rire de bon coeur lorsque, à la récréation, nous imitions sa contenance à l'harmomium."

C'est que, pour cette âme fervente, tout devait être accompli avec perfection, et plus particulièrement ce qui touchait au culte divin. Que de peine elle s'était donnée pour préparer les cantiques de la nuit de Noël! Déjà prise de frissons, souffrant d'un douloureux point de côté et d'un violent mal de tête, elle lutta jusqu'à la fin des trois messes pour accompagner les chants; puis, glacée et à bout de forces, elle s'alita pour ne plus se relever.

"On crut d'abord reconnaître les symptômes de la fièvre typhoïde, mais le lendemain, le docteur déclarait une grave pneumonie. La journée fut mauvaise et les inquiétudes devenant de plus en plus vives, notre chère soeur Fally qui ne quittait plus son chevet, lui demanda si elle serait heureuse de recevoir l'extrême-onction." Oui, répondit-elle avec effort. Ce fut sa dernière parole. Pendant la journée du dimanche, elle suivait tout ce qui se faisait autour d'elle, souriait doucement aux compagnes qui l'approchaient, mettait toute l'énergie de son esprit d'obéissance à boire tout entière la potion ordonnée par le médecin, et paraissait s'unir aux prières récitées près de son lit.

"Le lendemain vers trois heures de l'après-midi survint une crise d'étouffement qui semblait devoir être fatale; d'autres suivirent bientôt, lui enlevant ses dernières forces, et vers six heures, lorsque nous achevions la récitation du chapelet et les prières des agonisants, notre chère soeur s'en allait doucement vers Dieu, ouvrant la route à celles qui devaient la suivre de bien près.

"Ma soeur Elisabeth avait en sa conscience délicate et timorée à l'excès, un témoin trop vigilant, un juge trop sévère pour que la mort pût la surprendre, et si Dieu qu'elle a tant aimé lui a fait un reproche, c'est sans doute d'avoir toujours trop craint de ne pas assez généreusement le servir."

La maladie n'avait duré que trois jours et la soudaineté du coup aurait pu inspirer des inquiétudes; cependant, on ne songea pas un instant à la possibilité de la contagion; comme d'ordinaire les soeurs veillèrent autour du corps, qui resta exposé jusqu'au mardi soir et l'enterrement se fit selon l'usage accoutumé.

Ce premier sacrifice était le début de l'épreuve: le Seigneur voulait encore de nouvelles victimes et presque le lendemain des funérailles de ma soeur (Elmarmol, trois autres soeurs tombaient mortellement frappées.

